

ETC



« Le Voir du voir » ou la déliaison du sujet dans le regard pornographique

Jean Dragon

Numéro 56, décembre 2001, janvier–février 2002

Le voyeurisme en oeuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dragon, J. (2001). « Le Voir du voir » ou la déliaison du sujet dans le regard pornographique. *ETC*, (56), 33–36.

« LE VOIR DU VOIR » OU LA DÉLIAISON DU SUJET DANS LE REGARD PORNOGRAPHIQUE

C'est devenu un lieu commun d'affirmer que les nouvelles technologies redéfinissent la notion même de frontière. Il ne s'agit pas seulement des frontières territoriales, mais de celles qui président à l'essor de la subjectivité et même de l'intimité. En effet, comment penser la possibilité d'« intervenir » dans le monde alors que sa définition, son essence même, se trouvent modifiées par l'incapacité de penser les frontières entre la pensée, les fantasmes et l'action et donnent l'impression de vivre la réalité sous le mode du « fantasme » ?

Même si la sexualité reste un « donné » universel, elle tend de moins en moins à être reconnue dans son aspect « ontologique ». Elle est devenue biologique, voire anatomique. Si la mondialisation s'est ouverte sur une délocalisation de la sexualité, les nouvelles technologies, quant à elles, ont tout simplement déréalisé le corps anatomique. L'économie virtuelle du corps, à travers l'exhibitionnisme que permettent les nouvelles technologies, tend à lui recomposer un territoire « fictif ». L'exhibitionnisme « virtualisé » se traduirait alors ici par l'exposition de l'« absence » du corps, et le voyeurisme, par le prolongement narcissique d'un corps sans fin. D'un bout à l'autre de la « chaîne » virtuelle, le corps est absent (image, message, *chat*, etc.), faisant de l'échange moins un contenu que l'inscription d'une durée. Nous sommes ici

dans une communication de l'hyperlien, sans lieu ni temps, qui se dispense même de « vie humaine » et où le marché se boucle par lui-même. Nous « échangeons de l'échange ». C'est uniquement de cela dont nous faisons l'étalage et l'usage. Mais à quel échange symbolique assistons-nous lorsque le caractère symbolique de l'échange lui-même est virtualisé ? Une fiction ? Un « simulacre » (Baudrillard) ? Ceci montre que l'image (et surtout l'image pornographique) se suffit à elle-même et que cette « autoréférentialisation » n'est pas étrangère aux possibilités idiosyncrasiques qu'offre la technologie dans leur manipulation. La technologie supporte ici un pouvoir de transformation qui n'ouvre sur rien, sinon sur l'abolition de la mémoire et sur l'incapacité de raconter, voire de transmettre autre chose que son propre désir de jouir envers et contre tous... et surtout de soi. Que le sexe puisse se « voir » et même qu'il soit donné à voir (exhibitionnisme) c'est une chose, mais que le regard puisse se voir à l'intérieur d'une vision où il s'abstrait à lui-même est quelque chose de plus « déstabilisant », tel ce portrait de femme se regardant sur un écran d'ordinateur qui circule anonymement dans les méandres du web.

Cette déstabilisation du regard n'est généralement pas donnée dans les compositions esthétiques de l'érotisme, car celles-ci le recentrent autour de la reconnaissance possible et partielle du sujet. Au contraire, la pornographie situe le corps comme extension labile



du regard, c'est-à-dire en le positionnant de telle sorte qu'elle force la déstabilisation et même l'abolition du regard pour l'ouvrir au « voir ». Mais de quoi parlons-nous ici ? Nous parlons d'une pulsion d'être qui passe par sa négation ou plutôt de l'expression d'un mode d'être négatif qui parvient à l'essentiel, c'est-à-dire à « rien », dans la disparition, la ruine de l'essentiel. Laurie Anderson chantait William S. Burroughs : « *As you walk, you fall [...]* » ; cette formule conviendrait très bien à cette inversion dépossessive qu'imprime le désir au *cogito*, en faisant de la formation du « non-moi » un acte de disparition compulsif et répétitif où le mouvement importe plus que les termes. Ainsi, la perte n'est pas ici une fin en soi, mais l'expression d'un mouvement. En d'autres termes, ce n'est pas l'occlusion de l'œil qui importe, mais le mouvement de fermeture des paupières qui marque notre fascination pour cette chute vertigineuse et insaisissable. Le « plaisir ultime » consisterait, en quelque sorte, à ériger l'ambiguïté du plaisir de se voir en expérience absolue et même de le rendre, par le truchement illusoire des technologies, *universel*.

Nous désirons ici questionner quelque peu ce « voir » qui tire son plaisir précisément de l'articulation où se noue l'ambiguïté entre le voir et l'exhibition, qui jouit même de l'exhibition du regard. L'exhibitionnisme n'est donc pas impérativement un culte de l'image, ni même de la nudité, mais beaucoup plus du parcours des regards et des effets de la rencontre entre un tel corps et le regard ! La posture inconfortable de ce regard qui se « capte » semble moins traduire la solidarité entre l'activité du « voir » (et même le plaisir de voir) et la volonté de « faire voir » (somme toute la solidarité des thèmes de l'exhibitionnisme et du voyeurisme), qu'une déstabilisation du regard à l'appui d'une redéfinition ontologique ancrée dans l'horizon du corps anatomique et fantasmatique.

C'est au leurre de cette expérience « originaire » que l'image pornographique, bien impuissante comme succédané de « re-présentation », essaierait de nous convier : faire de l'absence un mode de présence et même, plus généralement, jouir de la non-accessibilité (du corps, de soi, de l'autre, de la vérité, de l'absolu, du réel, etc.). Le « regard pornographique » obéit à cette logique selon laquelle « la femme » est *béance*, disponibilité du sexe-objet tout absorbé par son « in-différence », peur très masculine qui traduit non seulement celle du « continent noir » (Freud), mais aussi de son appropriation/dépassement où le mâle assumerait une station verticale qui lui permettrait, bien ancré sur l'« escabeau » du corps féminin, d'accéder au « voir » et même à l'incessante aliénation thétique de « voir du voir », dans la fermeture des paupières de celle qui s'évade et tombe.

Ceci ne va pas sans rappeler que la jouissance du corps, et plus particulièrement celle dite « spéculaire », n'est pas étrangère à la postulation implicite de l'exclusion (que l'on retrouve au fondement du clivage voyeurisme/exhibitionnisme) où l'autre agit comme levier vers l'« Autre du corps », lieu nécessai-

rement séparé du sujet et, qui plus est, séparant le sujet. L'inaccessibilité de l'absolu visé à travers le corps de l'autre réintroduit le processus de l'absence comme *présence*, sur laquelle certains ont fondé la nature (mystique, voire sacrée) de l'érotisme.

La nudité du sujet n'est pas la mesure de son existence et moins encore de sa vérité, tout juste une fiction de plus qui l'« habille », un fantasme qui creuse l'écart entre soi et soi, écart où se loge le « voir du voir » comme activité de déliaison. Le fantasme agit comme cette *présence* à soi par laquelle on réitère l'expérience d'un « désir » innommable (et même anonyme) dont l'origine, encore une fois, n'est pas localisable à partir du corps de l'autre, mais produit à partir de son absence, c'est-à-dire de l'inaccessibilité de ce dont son plaisir se veut le signe. Est-ce vraiment le corps que l'on regarde ici ou essaie-t-on plutôt de capter le regard du désir qui nous suspend au vide et à l'insaisissable ? Si le fondement d'une telle expérience se révèle dans la relance incessante d'une expérience de « perte », peut-on alors y entrevoir des enjeux beaucoup plus profonds qu'identitaires : une quête ontologique ?

Une telle « expérience » relève moins de la *pornographè* que de la *porno logos* en ce que l'absence que j'énonce, qui se produit au point de croisement, lieu (du) « vide » entre le regard et l'image du corps (propre et impropre), a la particularité d'annuler tout rapport productif entre le sujet et l'objet du regard. La désintégration du regard objectal dans la transgression des corps agirait comme une « plus-value » dépensière (un *potlatch*) où ce qui tient lieu de « soi » s'avérerait précisément la dépense d'une image conforme à celle que l'on développe dans nos rapports dits « productifs ».

Ainsi, si l'œil parcourt les détails de l'objet, c'est parce qu'il recherche l'« obturation », pour voir ce que le regard ne supporte pas, l'« in-visible » ; pour ce faire, il doit interroger son propre regard regardant et même regardé. C'est dans la perte même du privilège de la vue, dans l'abandon de l'imagination spéculaire derrière le parcours du regard qu'il parvient à l'« ouverture » escomptée, non plus celle du sexe et même de l'imaginaire sexuel, mais de lui-même et de son corollaire sacré et immanent : l'« in-visible », l'absence. C'est ce qui se produit dans le célèbre roman de Georges Bataille, lorsqu'Edwarda convie le personnage principal à regarder l'intérieur de son sexe pour y retrouver le renversement du divin (ce divin renversement). « Tu vois, je suis Dieu... », dit-elle. Dieu n'est pas ici qu'un abîme dans lequel la jouissance nous perd, mais bien l'irreprésentable même de ces cavités licencieuses dont il y a d'autant plus ici à craindre qu'il n'y a rien à en dire...

Les nouvelles technologies, nous l'avons écrit plus haut, contribuent à délocaliser l'intimité. Allons-nous vers une redéfinition de l'intimité qui serait de plus en plus « publique » ou sommes-nous tout simplement dans une absence d'intimité où l'absence fait office d'intimité/plaisir, surtout quand la présence de l'autre



Anonyme, Sans titre (pénis oculaires). Sources: [news://news1.on.sympatico.ca/3b16ela4](https://news1.on.sympatico.ca/3b16ela4)

se traduit par du virtuel, c'est-à-dire par son absence; sans devoir assumer la charge de ce qu'il est, sans devoir assurer la responsabilité de ce que nous sommes et de ce que nous faisons à l'autre ? L'impact du visuel s'est d'autant plus imposé avec la culture du virtuel que l'image s'est multipliée dans une sphère autonome à laquelle on a ajouté les possibilités de manipulations. Non seulement la multiplication des images a-t-elle eu pour effet de leur faire perdre leur pouvoir de définition, mais la possibilité de se reconnaître à travers elles réside le plus souvent maintenant dans leur altération... Ici, on ne se demande pas ce qu'elles signifient, mais ce que l'on peut faire avec elles; comme si le « faire » se substituait à l'être, comme si la possibilité de transformer l'objet prenait le pas sur la conscience de soi. Il y a un danger, ici, celui de la perte du pouvoir transgressif de l'image et donc également du pouvoir de définition des territoires identitaires. S'il n'y a plus de balises aussi définies, il y aurait moins à désirer (avec la saturation thématique des images) et plus à chercher le désir dans sa mise en scène parodique et « hypertextuelle ».

Cette prédilection pour la manipulation de l'image est particulièrement frappante dans le monde des « news » où le sujet qui publie un portrait pornographique sollicite un commentaire, une appréciation et même une intervention/altération de ses photos. Il veut en voir les « effets » ! Ainsi, la photo n'a plus que le pouvoir de « déstabiliser » le regard mais l'exposant, (l'exhibitionnisme) se déstabilise lui-même en s'observant lui-même et en observant le travail de montage/démontage du destinataire sur ses propres photos. Nous assistons à une photographie dérivée marquée par une logique de la répétition, où le change-

ment de l'angle du regard laisse croire au fantasma de répétition infini de l'effet premier de la photo. Ces « deux » photographies sont unies dans le parcours des regards à l'intérieur du monde virtuel. Les possibilités de ce scénario en apparence très simple sont innombrables et infinies, d'autant plus qu'on ne peut le juger uniquement sur le plan du rapport entre les photos. La répétition/altération a pour effet non pas de s'abstraire de la fascination mais, en quelque sorte, de soi. On voit plus que double ici, on voit du voir qui se voit en double.

En tant que débordement de sens (à sens unique), ce n'est pas sans raison que l'efficacité du pornographique passe par sa libération de l'intrigue, de la même manière qu'elle coupe le sujet d'une appartenance au monde référentiel et même à son identité propre. C'est-là, me semble-t-il, que se situe toute la critique du travail de Cindy Sherman.

Cependant, ce pouvoir explosif sature rapidement, non pas tant parce qu'il renvoie à un imaginaire sans rapport avec une réalité (obsessionnelle ou autre), mais à de l'hyper réalité, crue (*raw sex*) et même triviale. Nous sommes ici sur un pivot entre le retour à la réalité et le départ vers une dimension plus « métaphysique ». En effet, autant la fascination pour l'hyperréalisme de la génitalité (dans toute l'hallucinante densité du *close up*) peut ramener ce « réel » que fuit le sujet, autant il s'avère un ancrage, on l'a vu avec *Madame Edwarda*, à cette négation de l'« autre » à partir de laquelle bon nombre (pour ne pas dire la plupart) d'équations métaphysiques s'érigent.

JEAN DRAGON

